Ami du Clergé du 2 mars 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — VII. Le pharisien et le publicain, ou l'humilité de la vie, 129. — VIII. L'économe infidèle, ou le bon usage des biens de ce monde, 132.
Petits sermons sur S. Joseph. — I. La dignité de S. Joseph, 136. — II. Son humilité, 137.
Les fêtes de l'Eglise. — XXVI. S. Gabriel Archange, 139.
Douze Chemins de croix. — IX. Pour exciter en nous l'horreur et le repentir du péché, 140. — X. Chemin de croix de la B. V. Marie, 142.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

VII

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN, OU L'HUMILITÉ DE LA VIE

Mes frères,

Aux funérailles nationales du maréchal Foch, celui qui représentait alors la France, et qui ne partage pas notre foi, s'est honoré en prononçant pourtant devant le cercueil du grand soldat chrétien les paroles qu'il fallait. Le Président du Conseil disait, en déclarant y reconnaître un des traits saillants de cette grande âme : « Il avait cette force de se considérer comme faible devant l'éternité et de pouvoir attribuer à la générosité divine les mérites dont on lui faisait gloire. »

Dans la langue chrétienne, cette reconnaissance de ses limites et de sa dépendance de créature se nomme l'humilité. Elle s'oppose à ce que S. Jean appelle l'orgueil de la vie : *superbia vitæ* (I Joan., II, 16).

Et malgré ses airs effacés, elle est une force, la « puissance miraculeuse de la faiblesse, » ainsi que l'appelait le P. de Ravignan, tout comme, malgré sa belle confiance en lui, l'orgueil est une faiblesse, une faiblesse de point de départ, cause d'égarements inévitables, une faiblesse de principe d'où découlent des conséquences désastreuses, une faiblesse de base qui entraîne des effondrements, des ruines.

Avec la parabole de la semence, nous avons signalé comme premier responsable du péché l'amour désordonné de soi, de ses aises, de la vie, auquel il faut opposer le renoncement.

Dans son traité des causes du péché, S. Thomas y trouve l'explication générale de nos égarements, et il est vrai que tout s'y ramène. Pourtant le grand Docteur reprend à son compte la trilogie classique de S. Jean et reconnaît lui aussi dans l'orgueil de la vie un de ces vices premiers où s'originent les péchés des hommes.

Et cela vaut peut-être davantage pour l'époque où nous vivons, s'il est vrai, comme l'a remarqué un contemporain, que « le manque d'humilité est la grande hérésie des temps modernes [1]. » Nous respirons en effet une atmosphère saturée de laïcisme, « la peste qui infecte la société humaine, » déclarait Pie XI dans son encyclique sur la royauté du Christ. Et le laïcisme, c'est le rêve suprême que fait l'orgueil humain d'une conception et d'une organisation de la vie individuelle et sociale indépendamment de Dieu, dans l'autonomie la plus complète quant à ses fins et à ses moyens d'existence.

La parabole du pharisien et du publicain, la morale générale qu'en dégage Notre-Seigneur, ses applications pratiques à notre temps sont donc d'une brûlante actualité et s'imposent du reste dans cette partie du programme de notre station sur les causes générales du péché.

I. — *La parabole du pharisien et du publicain*

« Deux hommes, dit Notre-Seigneur, montèrent prier au Temple de Jérusalem ; l'un était pharisien et l'autre publicain. »

Pharisien et publicain, vous savez ce que cela représentait alors pour le peuple simpliste qui écoutait Jésus : les deux extrêmes opposés devant Dieu, le juste et le pécheur.

Les pharisiens sont, aux yeux de la foule, gens vertueux, que l'on révère pour leur science, pour l'austérité apparente de leur vie, pour la multiplicité répétée de leurs pratiques religieuses.

Les publicains, ce sont ces hommes du fisc, déjà peu sympathiques aux contribuables par leurs fonctions et que les impôts abusifs ont rendus à ce point odieux qu'on les méprise à l'égal des pires pécheurs et des plus honteuses pécheresses. Les Juifs se scandalisent autant de voir Jésus accepter leur invitation à table, que Simon le Pharisien de constater qu'il se laisse approcher par Marie-Madeleine. Le publicain n'est ni plus ni moins qu'un simple païen.

Et ce sont ce juste et ce pécheur qui montent prier au Temple de Jérusalem. Sans doute, l'auditoire de Notre-Seigneur se représente déjà Dieu favorable à la piété du pharisien. Il doit s'indigner qu'un publicain ose seulement s'adresser à Dieu.

Le pharisien, debout, — car il n'est pas moins présomptueux dans son attitude que dans ses paroles, — fait à l'écart cette prière, si l'on peut appeler prière ce mépris hautain des autres et cet étalage orgueilleux de ses mérites : « Je vous remercie, Seigneur ! » Et de quoi donc ? car enfin c'est un noble sentiment que celui de la reconnaissance, et Dieu l'exige de la créature qu'il a comblée ; l'humble Vierge Marie a béni le Seigneur des merveilles qu'il a opérées en elle. Mais le pharisien songe-t-il que sa vertu vient de Dieu ? Il ne remercie pas, il se félicite lui-même. Ce n'est même pas de sa vertu qu'il remercie. Il se félicite

[1] F. Brunetière, cité par Mgr Tissier : *Lumen*, octobre 1924.

de ce qu'il est un être à part dans l'humanité dont il n'a pas les vices : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes ! »

S'il disait seulement : comme d'autres hommes, comme beaucoup d'autres, comme tant d'autres ! Non, c'est au-dessus de tous qu'il s'élève. Moi, moi seul, je suis juste, tous les autres ne sont que des pécheurs. C'est le comble de l'orgueil, de cet orgueil qui pense tenir de lui-même sa vertu, qui l'attribue à ses mérites, qui se prête une vertu qu'il n'a pas — car enfin l'orgueil est un péché, le premier des péchés capitaux — et qui finit par se croire inconsciemment peut-être — l'orgueil aveugle — qui finit par se croire, en pensées et en paroles, une exception heureuse et unique dans l'humanité.

Le voisinage du publicain qu'il a rencontré en montant au Temple et qui prie derrière lui, favorise et accroît sa suffisance : « Oui, je vous remercie surtout, Seigneur, de n'être pas un pécheur comme ce publicain. »

Et la preuve qu'il n'est pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, menteurs, libertins, la preuve qu'il mène une vie plus honnête et plus pure, ce sont ses œuvres.

Ecoutez l'énumération de ses mérites qu'il étale devant Dieu ou mieux devant son orgueil : « Je jeûne deux fois la semaine ; je ne me contente pas de donner le dixième de mes récoltes ainsi que le fixe la loi, mais, par piété, j'abandonne le dixième de tout ce que je possède, de tous mes biens, de toute ma fortune. »

Cherchez une prière dans cette prière. Le pharisien est monté prier Dieu et il n'a rien demandé à Dieu. Même il est si satisfait de sa personne qu'il n'a rien à lui demander. Bien plus, il insulte de son dédain celui qui demande, le pauvre homme qui, derrière lui, au fond du Temple, supplie Dieu de le prendre en pitié.

Pauvre homme, en effet. Dans la conscience de son indignité, il reste à distance à l'entrée du Temple ; il n'ose lever les yeux au ciel où réside le Dieu qu'il a offensé, et il les tient baissés ; il se frappe la poitrine, pour témoigner ostensiblement qu'il n'est qu'un pécheur. Sa prière n'est pas longue, mais elle est humble : « Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » Il ne cherche pas à diminuer sa culpabilité : non seulement il a péché une fois, deux fois, il le reconnaît, mais il n'est que cela : un pécheur, celui qui vit et pourrit dans le péché. Il ne plaide pas les circonstances atténuantes, la malice du démon, l'entraînement des autres, la faute de son métier de publicain ; non, c'est bien lui qu'il accuse : « Seigneur, ayez pitié de moi, ayez pitié du pécheur que je suis. »

Et le divin Maître qui achève sa parabole sur ce parallèle, de conclure avec solennité, comme il fait souvent, afin d'éveiller l'attention de son auditoire et graver la leçon dans les cœurs : « *Dico vobis*, je vous l'affirme : quand le publicain sortit du Temple et rentra chez lui, il était justifié devant Dieu, mais non pas le pharisien. » Et il en donne la raison en finissant : « Quiconque s'élève sera humilié et quiconque s'abaisse sera exalté. »

II. — *Morale de la parabole*

Et maintenant, dans une formule bien claire, précise, Notre-Seigneur dégage la morale de sa parabole : quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé ; l'orgueilleux sera confondu et l'humble sera exalté ; l'orgueil est cause de ruine et l'humilité est cause de gloire et de résurrection.

Et en effet, il n'y a possibilité de vie, de développement, de perfectionnement pour un être qu'à la condition de demeurer dans son élément. La plante s'étiole, se fane et meurt qui manque d'air et de soleil ; le poisson qui frétillait tout à l'heure dans la rivière se raidit d'asphyxie lente si vous le retirez de son milieu, et le bon sens populaire a consacré l'expression : heureux comme un poisson dans l'eau ; le corps humain ne s'acclimate pas à certaines altitudes, par insuffisance de pression atmosphérique, et s'il ne s'était équipé de son ballon d'oxygène, l'aviateur n'aurait jamais atteint les plafonds qu'ont touché ses derniers records. En un mot, on ne se soustrait pas impunément à l'ordre établi, on ne s'y soustrait que sous peine de chute, de ruine ou de mort, puisque cet ordre nous conditionne, et l'unique, l'unique porte de résurrection, de relèvement ou de salut, c'est la rentrée dans l'ordre.

Or, l'élément de l'homme, son milieu, sa condition, c'est la dépendance radicale de Dieu. Cela déjà dans l'ordre naturel : il est une créature ; originairement et à chaque seconde de sa durée, il tient de Dieu son existence et toute son activité qui en est l'épanouissement. Mais il est à la merci de Dieu surtout dans l'ordre surnaturel, c'est-à-dire pour sa vie de chrétien, pour la vie de la grâce, pour cette vie divine qui est venue se greffer au baptême sur sa vie humaine.

Cette vie divine, il ne la tient pas de lui ; il l'a reçue, c'est de foi : « Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? » demande S. Paul (I Cor., IV, 7). — « Nous sommes justifiés gratuitement, affirme-t-il, par la grâce. » (Rom., III, 24). — La grâce est un don, peut-il conclure, « sinon la grâce ne serait plus la grâce. » (Rom., XI, 6).

Cette vie divine qui lui a été communiquée, il ne peut la préserver du péché et la développer dans la pratique des vertus par ses propres moyens, mais seulement par l'intervention de Dieu. Et c'est encore de foi : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » déclare Notre-Seigneur (Jo., XV, 5). « Nous ne sommes pas capables de former nous-mêmes aucune bonne pensée comme venant de nous-mêmes, mais c'est Dieu qui nous en rend capables. » (II Cor., III, 5). « C'est Dieu qui nous donne de vouloir et d'agir. » (Philip., II, 13).

Cette vie divine qui lui a été communiquée, qui ne se conserve et ne se développe que par l'inter-

cession divine, il ne peut la régir dans sa communication, dans sa conversation, dans son développement, à sa guise, mais seulement suivant l'économie, c'est-à-dire par les moyens prévus et voulus de Dieu, les sacrements : le baptême, la pénitence, l'eucharistie, les sacrements et la prière. Cela, c'est toujours de foi. « Il faut que l'homme renaisse, » disait Notre-Seigneur à Nicodème ; « si vous ne communiez pas, vous n'aurez pas la vie en vous, » affirmait-il en annonçant l'eucharistie. « Il faut prier, » enseignait-il encore.

Et cette vie divine communiquée, conservée, développée par l'intervention et selon les plans de Dieu, s'il la perd, il ne peut la recouvrer qu'à la condition de crier du fond de sa misère : « Seigneur, ayez pitié de moi pécheur. » C'est encore et toujours l'enseignement de la foi : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. »

Ainsi donc pour l'acquisition, le développement, le recouvrement de sa vie d'enfant de Dieu, l'élément normal, naturel, indispensable de l'homme, c'est bien sa dépendance radicale de Dieu. S'il s'en évade, s'il coupe le contact, s'il s'en déracine, c'est inévitablement la mort, comme pour tout vivant qu'on arrache à son milieu. La conséquence est fatale.

Et justement c'est le mal profond de l'orgueil qu'il nous désorbite. L'orgueilleux s'estime à ce point qu'il oublie sa dépendance de Dieu et que plus ou moins consciemment il croit ne relever que de lui. Bossuet en a marqué la dépravation profonde quand il a écrit de l'orgueilleux « qu'il se regarde lui-même comme son Dieu par l'excès de son amour-propre. »

S'il n'est pas chrétien, il revendique donc le droit de se faire à lui-même ses buts d'existence. Il se fabrique un idéal bien laïque d'honnête homme, de surhomme. Il sort de sa vocation d'enfant de Dieu, la seule que lui permettaient d'envisager les desseins actuels de Dieu sur l'humanité.

S'il est chrétien, il croit pouvoir s'en remettre à lui-même, à sa volonté, à sa vertu, de résister à ses passions, d'éviter le péché, de sauvegarder la dignité de sa vie. Prières et sacrements ne sont pour lui qu'accessoires extérieurs et c'est tout juste s'il ne regarde pas comme des esprits faibles et des chrétiens inférieurs ceux qui s'en embarrassent. En fait, il coupe toutes ses communications avec le divin sans lequel il ne peut rien.

Il lui paraît qu'il grandit, qu'il s'élève, qu'il gagne le large ; en réalité il se diminue, il se réduit à ses moyens, il s'abaisse, il court à sa perte. Hors de son milieu normal de dépendance de Dieu, il n'est plus qu'un déclassé, qu'un désaxé, qu'un descellé, qu'un déraciné. Sa situation est pire que celle de tous les pécheurs, des scandaleux eux-mêmes, qui élèvent au moins du fond de leur bourbier la supplication du publicain : « Seigneur, ayez pitié du pécheur que je suis. »

Les maîtres de la loi, les docteurs en Israël, les scribes gonflés de leur connaissance des Ecritures, fiers de leurs dehors de sépulcres blanchis, se prévaudront de leur science et de leurs mérites pour occuper les premières places dans le royaume de Dieu, comme ils s'arrogeront les premières places dans les festins, les premiers sièges dans les synagogues, l'honneur des premiers saluts sur la voie publique. Notre-Seigneur leur répétera comme une litanie, plus sur le ton de la pitié que de la malédiction : « Quel malheur est le vôtre, scribes et pharisiens ! » (Matth., XXIII, 23). Et pour qu'ils ne se méprennent pas sur le bas-fond de leur déchéance, il ajoutera : « Des courtisanes vous précéderont dans le royaume des cieux. » (Matth., XXI, 31).

Capharnaüm est la cité prospère : sa position, l'importance de son commerce, la fertilité de ses alentours en font la plus belle perle du collier des cités qui étincelle autour du lac de Génésareth ; Capharnaüm est la ville élue, comme Bethléem et comme Nazareth, le centre d'où rayonne la prédication de ce jeune Messie qui émerveille les foules, le séjour où Jésus aime à faire retour dans l'intimité de ses parents et de ses amis. Tant de prospérité et pareille élection flattent son orgueil et suffisent à sa vanité ; elle ne reçoit pas le message du Christ ; elle pèche contre la lumière. Aussi, dans la balance du Seigneur, la voici mise au-dessous de la scandaleuse Sodome du plaisir et du crime : « Et toi, Capharnaüm, qui t'élèves jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers ; car si les miracles qui ont été faits dans tes murs avaient été faits dans Sodome, elle serait restée debout jusqu'à ce jour. Oui, je te le dis, il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour le pays de Sodome que pour toi. » (Matth., XI, 22-24).

Le pharisien et le publicain montent au Temple, le juste et le pécheur. « Je ne suis pas comme les autres hommes, » dit le pharisien. — « Ayez pitié du pécheur que je suis, » supplie le publicain. Et c'est le publicain que le Seigneur donne en exemple, parce qu'il aime mieux l'humilité dans le péché que les bonnes œuvres souillées d'orgueil. Car, comme le disait S. Vincent de Paul : « Si nous sommes des scélérats, l'humilité nous rendra justes ; et même si nous étions des anges, l'orgueil ferait de nous des démons [1]. »

III. — *Applications pratiques*

Peut-être ces réflexions sur la morale de la parabole du pharisien et du publicain : « Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé, » paraîtront-elles bien hautes, fort ardues et surtout trop longues. Pourtant ne semble-t-il pas qu'il était nécessaire d'envisager les choses de ces hauteurs pour se faire une idée plus juste de ce qu'il y a de profondément pernicieux dans l'orgueil et, par opposition, de ce qu'il y a de force, de puissance dans cette humilité dans laquelle l'américanisme orgueilleux ne voyait qu'incapacité passive et résignée d'âmes faibles ? Et pareillement

[1] Cité par Baeteman, *Formation de la jeune fille*, 2e partie, ch. I, p. 82.

ce serait trop peu de se faire de l'humilité la conception tout utilitaire d'une vertu convenable et commode pour faciliter les rapports des hommes entre eux ; l'humilité fixe d'abord l'attitude de l'homme en face de Dieu, l'attitude de son esprit, de sa volonté, de sa conduite, comme il suffira de l'indiquer brièvement en guise d'applications pratiques.

L'humilité met d'abord son esprit dans les dispositions voulues pour croire simplement toutes les vérités révélées par Dieu et proposées par l'Eglise, quels que soient les mystères dont elles s'enveloppent pour l'intelligence humaine. Ne donne-t-elle pas à cette intelligence la conscience que son regard n'est pas assez perçant pour découvrir le fin mot de tout, que le Seigneur serait bien petit, comme disait S. François de Sales, s'il pouvait être compris par un esprit aussi petit que le nôtre ? De là à accepter d'être enseigné par Dieu sur sa destinée, sur les difficultés qu'elle présente, sur les moyens de l'atteindre, la transition est facile.

L'humilité pousse la volonté à recourir à Dieu par la prière. Comment cette âme-là n'éprouverait-elle pas le besoin de prier, ou mieux la faim de la prière, comme dit plus énergiquement la Vierge : *Esurientes implevit bonis,* qui a la conviction pratique que ses moyens d'existence surnaturelle, c'est-à-dire d'éviter le péché et de pratiquer la vertu, ce ne sont ni sa fidélité passée, ni ses bonnes résolutions d'avenir, mais seulement la grâce de Dieu, que cette grâce est son nécessaire pour vivre, qu'elle va mourir si elle ne le demande et ne l'obtient ? La prière de l'humble n'est pas une formule incomprise, mais l'appel senti du pauvre dans le besoin, de l'homme en danger qui crie au secours, du sinistré qui se débat dans sa détresse.

L'humilité fait entrer naturellement notre vie dans le cadre des sacrements. Malgré son âme spirituelle qui le rapproche des anges, l'humble sait qu'il n'est pas pur esprit, qu'à cause de son corps c'est par le sensible qu'il va à l'invisible, qu'à force de faire l'ange on fait la bête. Aussi, loin de froisser sa raison, ces signes sensibles que sont les sacrements, leurs rites extérieurs, leur appareil humain, lui semblent si bien s'adapter à son être, comme deux pièces faites l'une pour l'autre, que la pratique religieuse s'impose à sa vie chrétienne comme une nécessité.

Ainsi l'humilité met l'homme entièrement, son intelligence, sa volonté, sa vie, dans la dépendance de Dieu. Elle l'établit et le maintient dans son élément normal auquel le soustrayait l'orgueil. Et c'est tout le secret de la sainteté des humbles.

* *

Ce jour-là, les apôtres avaient discuté entre eux sur les préséances du royaume des cieux. Cette question, ils se l'étaient posée plus d'une fois. Dans une circonstance bien connue, Salomé mettait même en avant la candidature de ses deux fils, Jacques et Jean.

Notre-Seigneur, qui savait par sa science divine de quoi il en retournait, provoqua un aveu : « Sur quoi discutiez-vous en chemin ? » interrogea-t-il. Les apôtres, se sachant devinés, avouèrent. Ils demandèrent même à leur Maître de trancher le débat : « Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux ? »

Alors Notre-Seigneur appela un petit enfant qui était près de lui, il l'introduisit dans le groupe des apôtres, il le prit affectueusement dans ses bras et il leur dit : « Je vous le déclare, si vous ne changez pas et si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Qu'est-ce à dire ? Qu'il faut revenir à la légèreté, à l'irréflexion, à la mobilité de nos cinq ans ou de nos huit ans ? Non pas !

Mais grandes personnes qui nous croyons quelque chose, jeunesse présomptueuse qui ne doutons de rien, hommes mûrs qui croyons posséder l'expérience de tout, ne nous imaginons pas que l'on fait *da se,* par ses propres moyens, la conquête du royaume des cieux, comme on gagne une partie de foot-ball à force d'agilité et d'adresse, comme on monte une entreprise grâce à son initiative et à son savoir-faire, comme on va à la conquête de la vie avec la conscience de sa valeur, de ses talents, de ses séductions. Non, la conquête de la vie éternelle relève surtout de la grâce de Dieu qui s'obtient par la prière et les sacrements. Il y faut beaucoup d'humilité, de sentiment de son impuissance, de confiance dans le secours de Dieu. Adultes trop confiants dans nos dispositions humaines et personnelles, nous avons à revenir volontairement à cette condition naturelle à l'enfance, qui est une condition de totale dépendance de leurs parents, de foi en leurs paroles, de recours à leurs soins, de tranquille abandon à leur sollicitude.

Et en notre siècle orgueilleux de ses découvertes scientifiques et de ses inventions pratiques, Notre-Seigneur a renouvelé le même geste symbolique de la Galilée. Il a pris une humble enfant ignorée, de notre Normandie. Il a élevé au-dessus du monde, il a placé bien haut, pour que tous les hommes puissent l'apercevoir, Thérèse de l'Enfant-Jésus, modèle et maître de l'enfance spirituelle, de l'humilité confiante en Dieu.

VIII

L'ÉCONOME INFIDÈLE, OU LE BON USAGE DES BIENS DE CE MONDE

Mes frères,

Le cardinal Newman, qui était un anglican converti, recevait un jour les confidences d'un ami resté protestant. « Je suis absolument convaincu, lui disait ce dernier, de la divinité de l'Eglise catholique, mais j'éprouve une résistance invincible à abjurer. »

Newman, qui sait ce qui fait obstacle à la conversion de son ami, sourit tristement. Il prend

une feuille de papier, y écrit le mot « Dieu » et il la présente à son interlocuteur :

— Que lisez-vous sur ce papier ? lui demande-t-il.

— « Dieu », répond l'hérétique.

— Bien, ajoute le cardinal.

Alors, sortant une pièce d'or — il y en avait encore à cette époque — il la pose sur le mot « Dieu » qu'elle couvre entièrement.

— Que lisez-vous maintenant ? interroge-t-il de nouveau.

Le protestant cette fois ne répondit pas. Il avait compris. L'or seul l'empêchait de voir Dieu et d'aller à lui [1].

Grande vérité dans ce geste de Newman. D'une manière ou d'une autre, comme nous le montrerons tout à l'heure, pour beaucoup l'attachement immodéré aux biens de ce monde, ce que S. Jean appelle *concupiscentia oculorum,* est, avec l'amour excessif de soi et l'orgueil de la vie, le troisième et dernier grand foyer d'infection morale, de péché : *fomes peccati.*

L'argent est l'obstacle au salut. Cela nous aide à comprendre l'insistance et la véhémence avec lesquelles Notre-Seigneur nous met en garde contre les séductions de l'argent. Et je dirais que ces enseignements évangéliques sont plus que jamais actuels à une époque comme la nôtre, où chacun se plaint de la vie chère, et qui compte pourtant plus de petits possesseurs qu'autrefois, où surtout reste à faire l'éducation chrétienne des fortunes nouvelles et subites.

En soi, du point de vue de notre salut, la richesse est chose indifférente. Mais pour ce salut elle peut devenir bonne ou mauvaise, un secours ou un danger, une aide ou un obstacle. Tout dépend de la façon dont on s'en sert.

Pour achever la série de ces instructions sur la triple concupiscence ou les trois causes générales du péché, il reste 1° à vous prémunir contre les mauvais usages de l'argent, et 2° à vous rappeler le bon usage qu'il faut en faire. Nous n'aurons qu'à relire l'Evangile. Comme je vous le disais, c'est une question sur laquelle Notre-Seigneur est souvent revenu, non seulement parce qu'il parlait à des Juifs, à ces hommes dont le nom à travers les siècles est resté synonyme d'avare, mais aussi parce que dans la suite des temps et dans tous les pays cet enseignement serait nécessaire.

I. — *Le mauvais usage de la richesse*

L'Evangile nous présente trois types de mauvais riches, j'entends de riches que leur richesse a perdus. Bien que de différente manière, celle-ci a été pour tous les trois la cause de leur malheur. Et elle a été la cause de leur malheur parce qu'ils en ont mésusé.

Il y a le type du riche viveur, jouisseur, épicurien. Ce n'est pas le riche avare qui aime la richesse pour elle-même et qui vit sordidement avec une fortune dans sa paillasse ; c'est le riche pratique, débrouillard, intelligent comme diraient les gens du monde, qui voit dans son argent un instrument et un moyen de s'amuser et de jouir. Il appartient même à cette catégorie qu'on a nommée, après la guerre, les nouveaux riches.

C'est un gros fermier qu'une excellente année a porté d'une honnête aisance à la fortune. Désormais à l'abri des surprises du sort, il change son train de vie et rêve d'une existence large de rentier bien repu. Ainsi, pour cet homme, la richesse représente avant tout l'heureuse chance de se reposer dans le confort, de ne se priver de rien, et même de s'en payer, bref, de faire son paradis sur la terre.

De toutes les tentations de l'argent, c'est peut-être la plus grande, la plus commune, la plus séduisante. Le riche intéressé, intéressé jusqu'à l'avarice, jusqu'à l'avarice tournée en monomanie, en folie douce ou furieuse comme celle de l'Avare de Molière, est un anormal. Mais celui qui ne se prive de rien dès qu'il en a les moyens, nous le connaissons bien : on le rencontre à tous les rangs de la société, autant et quelquefois plus dans le ménage ouvrier et la nouvelle fortune que dans la classe moyenne et l'ancienne richesse : n'est-ce pas la tare de beaucoup d'arrivistes et de nouveaux riches ?

La vie joyeuse, la vie de luxe, la vie à grandes guides : la femme pour ses vanités, l'homme pour ses plaisirs, voilà ce à quoi trop de riches, grands et petits, emploient leur argent. Le monde les dit intelligents et pratiques ; Notre-Seigneur les traite d'insensés : *stulte,* parce qu'ils ne songent à utiliser leur avoir que pour ce monde et non pour l'éternité. Ils en font un mauvais usage.

Un autre riche que nous présente l'Evangile, c'est celui de la parabole du mauvais riche et de Lazare. Bien qu'il mène lui aussi grand train de vie, comme les gens de sa condition, il ne paraît pas être le jouisseur de la parabole de tout à l'heure. En tout cas, ce que lui reproche Notre-Seigneur, ce n'est que de n'avoir pas soulagé les misères des malheureux ; il a péché par omission ; c'est le riche insensible, égoïste, sans cœur.

Il était bien mis, vêtu de pourpre et de lin fin ; il avait chaque jour bonne table ; il vivait royalement : « *splendide.* »

Un mendiant, nommé Lazare, avait élu domicile devant la porte de la maison de ce riche et y passait habituellement son temps, couché, car il était couvert d'ulcères. Il eût volontiers fait ses repas des miettes qui tombaient de la table du riche. Mais on l'oubliait et seuls les chiens de la maison qui le connaissaient s'approchaient familièrement de lui et léchaient les plaies et les ulcères dont son corps était couvert.

Cela, c'est le premier acte de la parabole, celui qui se déroule sur la terre ; mais au second, dans l'autre vie, changement de décor : Lazare est porté par les anges au séjour des justes ; l'autre, le riche, est plongé dans l'abîme profond des tourments. De là il élève les yeux et aperçoit de loin

[1] E. Duplessy, *Histoires de catéchisme*, t. II, 37e leçon.

Abraham et près de lui Lazare. Alors il s'écrie : « Père Abraham, ayez pitié de moi ! Envoyez Lazare tremper le bout de son doigt dans l'eau et me rafraîchir la langue, car je souffre cruellement dans ce brasier. » Mais Abraham lui répond : « Mon enfant, souvenez-vous que vous avez reçu largement votre part de biens pendant votre vie et que Lazare n'a connu que des maux pendant la sienne; maintenant il est ici, consolé, et vous, livré à la souffrance. Et entre nous qui sommes dans la joie et vous qui êtes dans la douleur, existe, fermement établi, un grand abîme ; de telle sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ou de là vers nous, ne le puissent faire. »

Encore une fois quel est le crime de ce riche, qui l'a jeté dans l'enfer où on ne peut plus recevoir un seul soulagement ? Il n'a péché que par omission, il a joui égoïstement de sa fortune sans faire la part du pauvre, et cela seul lui a valu sa condamnation.

Bien plus, c'est encore mal user de sa fortune que d'y attacher exagérément son cœur.

Qu'elle est lamentablement triste, l'histoire de ce jeune homme dont nous parlent les trois synoptiques [1], et qui résista à un regard d'amour de Jésus à cause des séductions de sa fortune !

Il était riche, distingué, de bonne famille. S. Luc lui donne même un titre : *princeps*. C'était un noble. Surtout c'était une âme vraiment jeune, en quête d'idéal, malade d'une nostalgie d'infini, souffrant d'un vide secret qu'aucune des joies de sa condition n'avait pu combler.

Écoutez le dialogue qui s'établit entre lui et Notre-Seigneur.

— Bon Maître, quel bien dois-je faire pour obtenir l'héritage de la vie éternelle ?

— Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements.

— Et quels commandements, Maître? Ceux de la Loi, ou bien les commandements d'une loi nouvelle, supérieure, plus pure ?

— Non, les commandements que vous connaissez bien, ceux de la Loi de Moïse, le Décalogue. C'est la loi éternelle. Elle est l'expression authentique, définitive, immuable, des intentions de Dieu.

— Mais tout cela, Maître, je l'ai observé depuis mon enfance. Il me semble pourtant que quelque chose me manque. Le bon Dieu n'exige-t-il pas quelque chose de plus parfait ?

Devant ces signes évidents de vocation, Notre-Seigneur regarde longuement ce jeune homme, il l'aime ; il l'invite expressément à le suivre, comme il a invité déjà ses douze apôtres, comme il invitera tant d'autres âmes au cours des âges : « Eh bien ! si vous voulez être parfait, allez vendre tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres, et, en échange, vous aurez un trésor dans le ciel. »

Certes, ce n'était pas un ordre. Notre-Seigneur avait dit : « Si vous voulez... » Le jeune homme demeurait libre...

Mais enfin, puisqu'il avait faim et soif de perfection, puisqu'ils étaient trop étroits pour lui, les horizons des commandements, puisque le Maître lui ouvrait des perspectives infinies sur les régions des conseils, nous attendrions, n'est-ce pas ? comme conclusion de cet épisode évangélique la même conclusion que pour la vocation des apôtres : « Ce jeune homme vendit tous ses biens, en distribua l'argent aux pauvres, et suivit Jésus. »

Hélas ! l'Evangile achève : « Les paroles de Jésus l'affligèrent ; il s'en alla, triste, car il avait de grands biens. »

Pierre, André, Matthieu etc... suivirent Jésus au premier appel ; mais ils n'avaient que leurs filets de pêche ou leur bureau de douane... Le jeune homme inconnu s'éloigna sans en demander davantage : il avait de grands biens au soleil.

Et tandis que ce disciple d'un jour, ce disciple de désir, ce disciple de ce qui ne coûte pas, s'éloignait, Notre-Seigneur ajoutait tristement : « Combien il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume des cieux ! » Et devant ses disciples qui s'étonnaient, qui n'en revenaient pas — *obstupescebant* — de cette assertion, le Maître se répétait et appuyait encore : « Mes enfants, *filioli*, combien il est difficile à ceux qui se confient en leurs richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

Nous venons de le voir par ces exemples de l'Evangile : pour le plus grand nombre, comme pour le riche insensé, la richesse, c'est la tentation de la vie de plaisirs dont elle donne toutes les facilités ; pour d'autres, comme le mauvais riche, la richesse représente un danger de superbe, d'égoïsme, de dédain pour les moins fortunés qu'elle fait regarder comme des êtres d'une espèce inférieure ; pour quelques-uns, comme pour le jeune fils de famille de tout à l'heure, la richesse risque de faire avorter toute une vie, de lui casser les ailes quand elle allait prendre son essor, de ramener ses rêves d'idéal à la banalité d'une vie bourgeoise.

« Mais alors, penserez-vous et direz-vous avec les disciples stupéfaits, s'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qui pourra être sauvé ? » — Celui qui, avec la grâce de Dieu, saura faire un bon usage de sa richesse. Ainsi répondit Notre-Seigneur : « Pour l'homme abandonné à ses propres forces, dit-il, cela est impossible ; mais avec Dieu cela se peut ; car tout est possible à Dieu. »

II. — *Le bon usage de la richesse*

En quoi consiste le bon usage de la richesse ?

A l'utiliser aussi en vue de son éternité. Ecoutez une dernière parabole de Notre-Seigneur, celle de l'économe infidèle, ou, comme nous dirions aujourd'hui, de l'intendant indélicat.

Un riche avait confié l'administration de ses

[1] Math., XIX, 16-26 ; Marc, X, 17-27 ; Luc, XVIII, 18-27.

biens à un régisseur. Cet intendant, loin de prendre les intérêts de son maître, détournait les revenus à son profit. On le dénonça.

Immédiatement le propriétaire le fait demander : « Qu'est-ce que j'entends dire à votre sujet ? Rendez-moi compte de votre gestion. Désormais vous ne pourrez plus administrer mes biens. » Ainsi ses indélicatesses et même ses malversations sont si flagrantes que l'inculpé ne songe même pas à se justifier et qu'on lui signifie sans délai son congé.

Mais c'est un homme habile, avisé, prévoyant. Il pense au lendemain. Il se met à réfléchir.

« Que vais-je devenir, maintenant que mon maître me retire l'administration de ses domaines ? Travailler la terre ? Mais j'en suis incapable. Alors, mendier ? J'en aurais trop de honte. »

Une pensée lui vient, bien naturelle après ce que nous savons de son peu de conscience. Il a peut être des complices de ses malversations parmi les fermiers de son maître. En tout cas, pourquoi ne les achèterait-il pas, pourquoi ne les tiendrait-il pas par l'intérêt, pourquoi ne s'en ferait-il pas des obligés et des amis pour les mauvais jours qui vont venir ?

Il les fait donc demander, diminue leur redevance, se ménage ainsi leur reconnaissance pour les jours de disgrâce qui suivront son renvoi.

— Combien devez-vous servir à mon maître ? demande-t-il au premier arrivé.

— Cent jarres d'huile, répond celui-ci.

— Tenez, voici votre obligation, asseyez-vous vite, et au lieu de cent écrivez cinquante.

— Et vous, demande-t-il à un second, que devez-vous fournir ?

— Cent mesures de froment.

— Très bien ! prenez votre billet de redevance, et au lieu de cent écrivez quatre-vingts.

Comment ces fermiers poussés par l'intérêt ne marcheraient-ils pas dans le complot ? C'est une fameuse remise de leur redevance : cinquante pour cent dans le premier cas, vingt pour cent dans le second.

L'opération frauduleuse avait été faite discrètement. Pourtant le maître en eut vent comme des précédentes. Mais tout en s'indignant de ce procédé malhonnête de son régisseur, il ne put s'empêcher de reconnaître sa prévoyance pour l'avenir et son habileté à se tirer d'affaire. « C'est un fieffé coquin, dit-il équivalemment, mais le tour est bien joué. »

Et Notre-Seigneur passe maintenant à l'application morale de sa parabole : « En effet, les fils du siècle, c'est-à-dire les gens du monde, sont plus avisés dans leurs affaires que les fils de la lumière, » c'est-à-dire les bons, ne le sont pour leurs intérêts éternels. Ils ont dans leur argent, suivant les cas : dans leur épargne, dans leur aisance ou dans leur fortune, un capital d'éternité, la mise de fonds d'une industrie surnaturelle, le moyen de s'assurer le ciel ; et ils n'en profitent pas. « C'est moi qui vous le dis, conclut Notre-Seigneur (et c'est la morale de cette parabole), faites-vous des amis avec l'argent de l'injustice, afin que, lorsque cet argent vous sera retiré en même temps que la vie, ces amis vous accueillent dans les tabernacles éternels. »

Eh quoi ? direz-vous, Notre-Seigneur nous offre en exemple un fripon, un coquin, un voleur, l'économe infidèle !

Non, puisqu'il le nomme lui-même économe infidèle, puisqu'il appelle son argent un mammon d'iniquité, c'est-à-dire un gain, un profit, un bénéfice déshonnête, puisqu'il n'approuve pas sa malhonnêteté, mais reconnaît seulement son savoir-faire. Il ne veut que prendre un terme de comparaison, rapprocher notre situation au point de vue éternel d'une situation humaine semblable, montrer qu'on doit être aussi avisé pour ses intérêts éternels qu'on l'est dans les affaires de ce monde. Il nous dit : De même que ce régisseur infidèle chercha à se faire en ce monde des amis qui lui viendraient en aide une fois sa situation perdue, de même vous autres, qui n'êtes que les intendants du bon Dieu et non les propriétaires de vos richesses, cherchez à vous ménager pour l'autre vie des amitiés utiles.

Donc le bon usage de l'argent suppose d'abord qu'on se regarde comme l'administrateur, le gérant de sa fortune dont Dieu seul demeure et le légitime premier possesseur et le souverain Maître à qui nous la devons en définitive, qui nous la laisse en dépôt, qui nous en demandera compte.

Hélas ! c'est là une idée bien étrangère à beaucoup de chrétiens. Nous vivons si peu des pensées de la foi ! A notre insu nous prenons la mentalité du monde, c'est-à-dire une mentalité païenne, naturelle, laïque.

Et pourtant, si nous réfléchissions à ce que nous enseigne la foi, à savoir que nous tenons de Dieu et de sa Providence tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, c'est-à-dire par conséquent nos biens de fortune au même titre que notre vie et nos talents, comment voir en nous autre chose que des dépositaires du bon Dieu ? Et dépositaires du bon Dieu, nous ne pouvons disposer de l'argent mis entre nos mains que suivant les intentions de son vrai propriétaire, c'est-à-dire d'abord pour subvenir à nos besoins légitimes, à ceux de notre famille, à ceux des personnes qui dépendent de nous. Et c'est frustrer ces intentions, et par conséquent pécher, plus ou moins gravement suivant les cas, que de faire de l'argent un instrument de vie de plaisirs comme le jouisseur, ou à l'opposé d'être à ce point intéressé qu'on se refuse le nécessaire, qu'on prive les siens ou seulement qu'on leur mesure leur part de bien-être au compte-goutte, qu'on fasse la vie dure à ses serviteurs, à ses employés, à ses fournisseurs, en lésinant sur leur nourriture, en rognant leurs appointements, en retardant indéfiniment de payer ses dettes. Que de sujets d'examen de conscience que je n'ai malheureusement pas le temps de développer !

Le bon usage de l'argent suppose encore, en second lieu, qu'on se regarde comme le trésorier de la Providence pour disposer de son superflu en faveur des besoins qui nous entourent. Je dirais même que c'est la leçon la plus évidente de la parabole de l'économe infidèle : « C'est moi qui vous le dis, faites-vous des amis avec l'argent, afin que lorsque cet argent vous sera retiré en même temps que la vie, ces amis vous accueillent dans les tabernacles éternels. »

La pratique de la charité, au sens d'aumône, est assez ancrée dans nos mœurs. Un sentiment de pitié naturelle nous incline vers l'estropié accroupi au point stratégique d'une rue fréquentée et qui nous tend sa casquette ou vers la pauvre mère en guenilles qui d'une main tient un enfant souffreteux enveloppé d'un châle et de l'autre demande la charité. En passant devant ces misères, la femme ouvre son sac à main et l'homme cherche dans son gousset à monnaie courante.

Pareillement, à l'occasion d'une quête de charité, à l'appel extraordinaire d'une ligue ou d'une œuvre, au lancement d'une souscription, on ouvre même, non plus un porte-monnaie, mais son portefeuille. Et si parfois entre dans ce geste, pour certaines maisons, la part de la réclame et pour certaines personnes la part de la vanité ou des obligations de société, sachons y reconnaître aussi chez beaucoup l'inspiration de la charité chrétienne et chez presque tous un fonds inconscient de cette charité évangélique. Ce serait injuste et le propre d'un esprit mal fait de ne voir jamais que le petit côté des bonnes actions.

Pourtant, il faut reconnaître qu'un véritable esprit évangélique inspirerait beaucoup plus et beaucoup mieux.

Beaucoup plus : dans le budget d'une famille chrétienne, la part des pauvres, des vrais pauvres et des pauvres vraiment intéressants, je veux dire, des œuvres de culte, de charité, devrait être prévue au chapitre des dépenses ordinaires et non pas rentrer après coup et à l'occasion au chapitre des dépenses extraordinaires.

Beaucoup mieux surtout : dans la pensée de qui fait la charité, cette charité, il doit la regarder non comme un don bénévole, mais comme l'accomplissement d'un devoir, l'acquittement d'une dette, la part du pauvre, ainsi que s'exprime exactement notre langue pénétrée d'esprit chrétien, la part qui lui revient, à laquelle il a droit, dont on ne peut user autrement : la mission providentielle de la fortune n'est pas de jouir, mais de servir et de fructifier pour le ciel.

Boileau, meilleur dans la vie que dans ses satires et qui fit établir la pension du grand Corneille par prélèvement sur la sienne, déclarait vouloir « rendre aux pauvres » tout le revenu de son bénéfice ecclésiastique. « *Rendre aux pauvres* » : vraiment nos classiques ont la propriété des termes. Dans la pensée de Dieu, la fortune n'est qu'un prêté pour un rendu, le prêté de Dieu aux riches pour qu'il lui revienne dans la main du pauvre, puisqu'aussi bien la part du pauvre c'est la part à Dieu.

* *

Le problème qui se posait aujourd'hui dans la série de nos instructions, ce n'était pas le problème plus que jamais à l'ordre du jour des rapports du capital et du travail. Ce problème, délicat et irritant, les pages de l'Evangile et les principes chrétiens rappelés ce soir l'éclairent et le résolvent implicitement dans le sens des encycliques sociales des derniers papes. Mais il ne faut pas que le voisinage et la connexité des questions fassent dévier notre attention du grand sujet sur lequel nous la tenons fixée depuis le début de ce Carême : *la vie chrétienne d'après les paraboles.*

Le principe qu'il fallait affirmer était celui-ci : le sort éternel de notre âme, dont l'inquiétude pointe toujours à travers nos autres préoccupations, n'est assuré d'être un sort heureux qu'à la condition de réagir contre les mauvaises tendances de notre nature, au nombre desquelles il faut compter la cupidité, c'est-à-dire le désir immodéré des biens de ce monde.

Les paraboles rappelées ce soir nous montrent comment mener cette lutte dans la sage disposition de l'argent mis par Dieu entre nos mains. Elles expliquent et justifient la béatitude initiale : « Bienheureux les pauvres de cœur, car le royaume des cieux leur appartient. »

PETITS SERMONS SUR S. JOSEPH

I

LA DIGNITÉ DE S. JOSEPH

Puisque le mois de mars est consacré à honorer S. Joseph, il me paraît tout naturel de vous parler aujourd'hui de ce grand saint. J'essaierai de vous faire entrevoir l'excellence de sa grâce.

I

Pour quelle fin S. Joseph a-t-il été choisi ? Quel emploi Dieu lui a-t-il attribué dans son Eglise, dans le monde surnaturel ? Telle est la première question que nous avons à nous poser, puisque nous savons que Dieu, qui assigne à chacun de nous son rôle ici-bas, ne manque jamais de nous conférer les secours nécessaires pour nous en bien acquitter.

S. Joseph a d'abord été choisi pour être l'époux de Marie, époux véritable, ayant droit à l'amour tout spécial de son épouse, vivant avec elle dans une intimité où nul autre ne peut prétendre et recevant d'elle, en fait de confiance, de soumission, de respect, de dévouement, la mesure qu'elle lui doit. S. Joseph est donc le compagnon de la Vierge qui devait porter le Verbe éternel dans ses chastes entrailles, c'est-à-dire le fidèle gardien de la Mère de Dieu, l'époux de la plus sainte de toutes les femmes, de la plus pure de toutes les vierges.

Pour un temps, Dieu veut qu'il serve à couvrir

sous le voile d'un mariage le grand mystère de l'Incarnation. Or, cette destination de S. Joseph nous donne la plus haute idée des dons sublimes qu'il a reçus de Dieu, des grâces privilégiées dont il est enrichi. Car le mariage, pour être convenablement assorti, doit se faire entre personnes semblables par la naissance, les mœurs et la condition. C'est pourquoi, au commencement du monde, Dieu voulut former la première femme d'une côte d'Adam, afin qu'étant de même nature, elle pût lui servir plus convenablement de compagne. La T. S. Vierge étant dans les deux ordres de la nature et de la grâce, le chef-d'œuvre de la puissance et de la bonté de Dieu, comment douter que la Providence divine lui ait rendu S. Joseph semblable en sainteté ? Semblable à Marie, sinon par une parfaite égalité, du moins par la plus grande conformité possible. Sans cette éminence de vertus, S. Joseph n'aurait pu être digne d'elle. D'autant plus que le mariage qui les unissait était l'œuvre immédiate, exclusive de Dieu lui-même.

Aussi, le sentiment commun des Docteurs est-il qu'au moment où S. Joseph fut donné pour époux à Marie, il n'était point sur la terre d'homme plus parfait que lui, ni plus digne de contracter une si étroite union avec la Mère de Dieu.

II

Mais si S. Joseph est le digne époux de Marie et par suite la créature la plus parfaite après elle, il est aussi le père de Jésus, son père apparent, son père légal, et cette mission qu'il reçoit de Dieu nous fait entrevoir d'une manière encore plus complète la sublimité de sa grâce. Qu'est-ce à dire : père de Jésus ? Cela signifie assurément qu'il sera, après Marie, le confident le plus intime du Fils unique de Dieu, qu'il conversera avec le Dieu fait homme, avec celui en qui tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu sont renfermés. Cela veut dire qu'il a charge de l'Enfant divin, qu'il doit l'élever, prendre soin de son enfance, et même lui commander comme à son fils. Car bien qu'il ne soit pas réellement son père, il l'est selon l'opinion commune des hommes, et il en fait l'office à l'égard de Jésus.

Aussi le nom de père est-il donné à S. Joseph non seulement par ceux qui en jugent selon les apparences, mais par ceux même qui sont le mieux instruits du mystère. C'est ainsi que la Sainte Vierge l'appelle, que les Evangélistes nous en parlent. Or, si quelques paroles de Marie à sainte Elisabeth ont suffi pour sanctifier le Précurseur dans le sein de sa mère et la remplir de l'Esprit de Dieu, quelle admirable sainteté, quelle abondance de grâce les paroles, les entretiens de Jésus durent-ils produire dans l'âme de S. Joseph ! Quelles ardeurs, quel feu divin Jésus n'alluma-t-il pas dans le cœur de cet homme juste, en lui parlant des vérités éternelles et des ineffables mystères que sa charité allait opérer pour lui et pour nous ! Et puisque Jésus est la source de toutes les grâces, le dispensateur de tous les dons célestes, à qui en aura-t-il communiqué davantage qu'à celui qui lui avait été donné par Dieu pour père nourricier, qu'il aime et respecte profondément ? Ainsi il ne faut pas douter que celui qui était placé si près de la lumière divine n'ait eu l'entendement très éclairé, et que celui qui était si étroitement uni à l'Océan de la grâce n'en ait reçu une plénitude extraordinaire.

Nous devinons aisément avec quel soin et quelle ferveur S. Joseph a dû faire valoir toutes ces grâces, lui qui avait sous les yeux les exemples du Verbe incarné. Car mieux que personne, hormis Marie, il sait qui est cet enfant béni auquel il commande et qui obéit à tous ses ordres, lui qui a vu le ciel s'unir à la terre pour publier la venue du Messie, qui a vu les anges l'annoncer, les pasteurs l'adorer, des princes se prosterner à ses pieds et lui offrir de riches présents, lui qui a entendu le saint vieillard Siméon le reconnaître pour le Rédempteur attendu et le proclamer la lumière des nations et la gloire d'Israël. Avec quelle foi ardente il croit à sa divinité !

Et dès lors quels abîmes d'humilité, de charité, de renoncement doit creuser dans son âme la vue des abaissements du Fils unique de Dieu, et combien, sa vie durant, S. Joseph a dû justifier son nom qui signifie « accroissement », par tous ses progrès dans toutes les vertus ! Aussi, après une vie si noble, si pure, si riche de mérites, que la mort de ce grand saint dut être douce et précieuse devant Dieu ! Quelle mort, en effet, plus heureuse et plus sainte que celle où l'on a le bonheur d'être assisté par Jésus et Marie, d'être servi par eux jusqu'au dernier moment et d'expirer entre leurs bras ?

* *

Soyons par conséquent remplis de confiance, d'amour, de dévotion envers S. Joseph. Rappelons-nous combien sainte Thérèse, S. François de Sales et tant d'autres ont travaillé à le faire connaître, à répandre son culte dans l'Eglise, dont Pie IX l'a proclamé protecteur spécial.

Si nous savons l'honorer, l'imiter, l'invoquer avec ferveur, S. Joseph, n'en doutons pas, se fera un plaisir de nous rapprocher de ce Dieu qu'il a si bien connu et si bien servi. Ainsi soit-il.

II

SON HUMILITÉ

Nous sommes dans le mois de mars, spécialement consacré par la piété chrétienne à honorer S. Joseph, comme vous le savez. Nous allons donc parler de celui que Pie IX et Léon XIII ont exalté, Pie IX en le déclarant patron de l'Eglise universelle, et Léon XIII en proposant la Sainte Famille, dont S. Joseph était le chef, pour modèle à toutes les familles chrétiennes.

Parlons, si vous le voulez, de l'humilité de S. Joseph et de ce que nous devons lui demander de nous obtenir de Jésus pendant ce mois.

I

L'humilité est une vertu peu pratiquée et même peu comprise par le monde, où on la regarde trop souvent comme bonne tout au plus pour les couvents et les presbytères. Cependant c'est une vertu très importante, nécessaire même, puisqu'elle garde toutes les autres.

L'humilité de S. Joseph a surtout brillé dans deux circonstances de sa vie. Vous savez à quelles vives inquiétudes fut livrée son âme quand il voulut se séparer de sa sainte épouse ; il fallut l'intervention de l'ange du Seigneur pour lui dire de n'en rien faire. Quelques-uns ont pensé, ont même été jusqu'à dire que, dans cette circonstance, S. Joseph aurait conçu des soupçons injurieux pour Marie, que son affection, son estime, son respect pour elle auraient subi une atteinte par suite de l'ignorance où il était de ce qui était survenu. Ceux qui ont pensé ou écrit de la sorte se sont assurément trompés. Jamais S. Joseph n'a donné entrée dans son cœur à de pareils sentiments vis-à-vis de sa très sainte compagne. Il savait comment elle et lui s'étaient engagés réciproquement, au moment de leur union, à garder leur virginité, et que Marie était à jamais incapable de manquer à sa parole. Aussi, devant le fait de sa maternité dont il ignorait encore les circonstances, il gardait le silence et se tenait dans une profonde humilité : humilité si profonde qu'elle le porte a vouloir quitter secrètement Marie.

En effet, S. Joseph qui était instruit des Saintes Ecritures, connaissait ce que les Prophètes avaient prédit de cette Vierge qui, dans la suite des temps, devait concevoir et enfanter le Libérateur d'Israël. En voyant Marie, dont il connaissait la vertu plus qu'angélique, devenue mère, il se demanda si sa sainte épouse ne serait pas précisément cette Vierge prédite, cette créature privilégiée entre toutes, en qui un si grand mystère devait s'accomplir. Au lieu donc de soupçonner sa vertu, il l'exalta à ce point dans son esprit et dans son cœur qu'il la jugea capable de mériter la récompense d'une maternité divine si incomparable. Et dès lors, se jugeant indigne d'une pareille société, indigne de vivre à côté de Marie, il pensa, il voulut même s'éloigner d'elle.

L'autre circonstance de la vie de S. Joseph où sa profonde humilité se révèle avec éclat, c'est quand il se vit refuser une place pour abriter la situation critique de Marie. A Bethléem qui avait été illustrée par son aïeul, par David, il ne trouve qu'un misérable refuge. Il était le descendant de ce puissant monarque. On le savait à Bethléem, où il avait vécu une bonne partie de sa jeunesse. En y arrivant, il pouvait donc s'attendre à un accueil tout autre. Il paraît même que dans la bourgade vivaient encore des membres de sa famille, de ses parents. Malgré tout cela, lui seul est repoussé, rejeté de tous, et à un moment si grave, si délicat pour lui, sous les yeux de Marie, dont il n'ignore plus la sublime dignité.

Malgré tous les contre-temps, malgré toutes les difficultés, malgré les rebuts, S. Joseph reste calme, maître de lui-même et soumis à toutes les volontés de Dieu sur lui. Quelle devait être la profondeur de son humilité ! N'était-elle pas digne de celle de Jésus et de Marie ?

Et ce que nous voyons de l'humilité de S. Joseph dans ces deux circonstances, il faut le dire de sa vie tout entière. L'humilité a été sa compagne inséparable. Pour preuve, je n'en veux que la pauvreté à laquelle Dieu le soumit pendant toute sa vie. Au dire d'un saint et grand Docteur de l'Eglise, la pauvreté est une des épreuves les plus pénibles que Dieu puisse nous envoyer. Et celle de S. Joseph fut une pauvreté abjecte, méprisée et grandement nécessiteuse, qui le condamnait à manquer de plusieurs choses nécessaires pour sa famille et pour lui (S. François de Sales). Et cependant telle fut l'humilité de ce grand saint qu'il affectionna son denûment, sa pauvreté si grande, comme voulue de Dieu, pour tous les jours de sa vie.

II

En terminant, disons ce qu'il convient de demander pour nous et pour les autres à S. Joseph, pendant ce mois qui lui est consacré.

Demandons-lui en premier lieu la conservation, pour nous, de l'état de grâce. Nous avons mille raisons de nous conserver en état de grâce et libres de tout péché mortel. D'abord, c'est la volonté de Dieu qui nous impose cet état quand il nous ordonne d'être justes et parfaits. C'est ensuite notre intérêt capital. Quand nous avons le malheur de perdre la grâce, nous ne gagnons plus rien pour la vie éternelle, rien ne nous profite plus, nous sommes morts, plus de progrès surnaturel, tous nos droits au royaume des cieux mérités par Jésus-Christ sont abolis.

Un troisième motif de nous conserver en état de grâce, c'est d'empêcher la perte du bien naturel qui est en nous. Une âme en état de péché mortel est dans la condition d'un mort : elle se corrompt, se détériore de plus en plus. Satan et ses concupiscences la plongent de plus en plus dans le vice. Voilà pourquoi ceux qui vivent dans le péché ne valent plus à trente ans ce qu'ils valaient à vingt.

Demandons à S. Joseph de nous obtenir la conservation de l'état de grâce. Qu'il veille sur l'être divin qui est en nous, comme il a veillé sur le Fils de Dieu et sur Marie.

Demandons-lui enfin de nous conserver en état de grâce jusqu'à la mort inclusivement, c'est-à-dire demandons-lui une bonne et sainte mort.

Que pour cela il nous obtienne que notre fin ressemble à la sienne, que, comme lui, assistés par Jésus et Marie, nous mourrions entre leurs bras. A cette condition, notre trépas sera vraiment le passage du temps à l'éternité bienheureuse, le passage de la vie mourante d'ici-bas à la vie éternelle toute en Dieu et pour Dieu. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

XXVI

S. GABRIEL ARCHANGE

Pendant la nuit de Noël, nous avons entendu les anges qui chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Que sont donc les anges ? Ce sont de purs esprits, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de corps, créés avant l'homme et dont le nombre est en quelque sorte infini.

« Ils sont les ministres de la volonté de Dieu, dit S. Grégoire de Nazianze. Ils ont naturellement et par communication une force extraordinaire ; ils parcourent tous les lieux et se trouvent partout, tant par la promptitude avec laquelle ils exercent leur ministère que par la subtilité de leur nature. Les uns sont chargés de veiller sur quelque partie de l'univers qui leur est assignée par Dieu, de qui ils dépendent en toutes choses ; d'autres sont à la garde des villes et des églises : ils nous aident dans tout ce que nous faisons de bien. »

Ils sont donc les messagers de Dieu, distribués en hiérarchies qui ont leurs chefs. S. Gabriel est l'un des princes des plus hautes hiérarchies, puisqu'il fut choisi pour apporter à Marie le message divin.

Disons ce que nous savons de ce sublime archange.

I

Son nom signifie « force de Dieu. » Il fut, comme tous les anges, soumis à l'épreuve qui devait décider de son éternité. Il était libre. Il pouvait, comme Lucifer, s'écrier, par orgueil, car il était peut-être le plus beau des anges : « Je suis semblable au Très-Haut ! » ou dire avec S. Michel : « Qui est semblable à Dieu ? » Dans le terrible combat qui se livra dans le ciel, il fut du nombre des plus fidèles à Dieu, et son ardeur dans la lutte suprême justifia son nom. Il vit Satan et ses mauvais anges précipités dans l'abîme, et, confirmé en grâce, il obtint au ciel une place d'honneur devant la majesté de Dieu, avec S. Michel, le grand vainqueur, S. Raphaël et les bons anges.

Nul doute qu'après la création de l'homme il n'ait reçu une mission importante sur le jeune univers dont les destinées lui furent peu à peu révélées. Cette humble terre devait être le théâtre des augustes mystères qui doivent pendant l'éternité réjouir les anges et les hommes. Il s'attacha à cette terre et à ses habitants, et il attendit, au sein de la félicité, l'heure marquée par les décrets divins où le Verbe de Dieu prendrait un corps et une âme, et accorderait à la nature humaine un honneur que n'auraient pas eu et que n'auraient jamais les anges. Il contemplait en Dieu les événements qui tous convergeaient vers l'Incarnation, le châtiment des premiers âges du monde et le choix d'Abraham pour constituer le peuple de Dieu. Il luttait contre Satan qui se mettait en travers des desseins du ciel, il écartait les obstacles, il inspirait les Patriarches, il parlait aux Prophètes, il voyait les malheurs que s'attirait par ses crimes le peuple élu, et ce désastre qui mettait à ces crimes leur terrible couronnement : toutes les tribus d'Israël victimes d'un vainqueur sans pitié, et celle dont devait sortir le Sauveur du monde emmenée en captivité sur les fleuves de Babylone.

Désormais la mission de l'archange nous apparaît dans une consolante clarté. Il est chargé d'expliquer à Daniel ses sublimes visions sur l'avenir du monde, sur les royaumes qui vont se succéder et préparer sur la terre la magnifique unité nécessaire à la propagation de l'Evangile. (Dan., VIII, 17). Ces merveilleuses explications enflamment les désirs du grand prophète patriote. Il veut connaître les destinées de son cher peuple d'Israël, et surtout l'époque où paraîtra enfin le Christ depuis si longtemps attendu. Il le désire pour lui, il le désire pour ses frères qui ne prennent point leur parti de leur exil et qui pleurent auprès de leurs harpes muettes. Daniel peut leur annoncer enfin que le temps de leur attente est abrégé. C'est Gabriel qui est venu l'instruire et lui faire comprendre les mystères qui lui ont été cachés jusque-là. Encore soixante-dix semaines d'années et ils seront accomplis. (Dan., IX, 22).

La captivité s'achève. Les Juifs rentrent dans leur patrie et rebâtissent leur Temple. Ils attendent toujours, mais ils savent que l'heure du Messie est proche.

II

Un jour, Zacharie, l'époux de sainte Elisabeth, offrait un sacrifice au Temple. Un ange lui apparaît, debout à la droite de l'autel de l'encens, et lui annonce qu'il aura un fils « qui sera grand devant Dieu et qui préparera au Seigneur un peuple parfait. » (Luc, I, 15-17).

Il était manifeste que l'ange qui lui parlait ainsi était envoyé de Dieu ; mais Zacharie douta, il formula même sa pensée dans une phrase offensante : « Comment reconnaîtrai-je la vérité de ces paroles ? Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » L'archange ne supportera pas qu'on révoque en doute la parole de Dieu ; il lui dit d'un ton sévère :

« Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu. J'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette heureuse nouvelle. Voici que tu seras muet, et tu ne pourras pas parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps. » Et Zacharie resta muet, et il ne put révéler au peuple la vision qu'il avait eue.

S. Gabriel était donc le confident des secrets divins. Il savait que le fils de Zacharie serait le Précurseur du Christ et que le Christ attendu par le ciel comme par la terre allait enfin paraître, car les soixante-dix semaines d'années s'achèveraient bientôt. Mais quelle serait la mère du Messie ? Le ciel était en suspens. Le Messie, c'était le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu, qui allait prendre un corps et une âme, se faire homme en un mot. Quelle était l'auguste créature qui lui donnerait cette chair, qu'il appellerait sa mère et qui serait Mère de Dieu ? Cette créature, à cause d'une telle prérogative, serait supérieure aux esprits célestes les plus élevés, à Gabriel lui-même ; elle serait la Reine du ciel, et les anges se préparaient à l'acclamer. Mais consentirait-elle, dans sa profonde humilité, à être revêtue de ce redoutable honneur ? C'est l'archange Gabriel qui est chargé de cette haute et délicate négociation. C'est pourquoi, six mois après l'apparition à Zacharie, il est envoyé à une vierge de Nazareth qui s'appelait Marie.

Il entre auprès d'elle et la trouve en prière. Il s'incline profondément devant elle, lui, le plus beau des anges, et lui adresse ces paroles où éclate sa délicatesse céleste : « Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

L'ange savait que l'humilité de la vierge s'offenserait de ces hommages. Aussi se hâte-t-il de la rassurer : « Ne craignez point, Marie. Vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous aurez un fils que vous appellerez Jésus, et ce fils sera aussi le fils du Très-Haut. »

Mais elle demeure de plus en plus troublée. Ce n'est plus seulement pour son humilité qu'elle craint, mais pour sa virginité, qu'elle a consacrée à Dieu. Et elle exprime sa crainte. Son langage n'a rien du doute amer et sceptique de Zacharie : elle veut connaître la volonté de Dieu et l'accomplir généreusement, quelle qu'elle soit, mais elle est pleine d'hésitation. Dieu peut-il lui demander le sacrifice de sa virginité qu'elle lui a vouée ? Et peut-elle désobéir à Dieu ?

Gabriel voit ces combats intérieurs : elle expose d'ailleurs naïvement et simplement sa pensée. Il lui indique alors, lui, — avec quelle discrétion et quelle netteté ! — les desseins de Dieu sur elle : « L'Esprit-Saint viendra sur vous. » Il lui met sous les yeux l'exemple d'Elisabeth : « Rien n'est impossible à Dieu. » Maintenant elle voit, elle sait, elle est heureuse, elle s'écrie : « Je suis la servante du Seigneur ! » Et le prudent négociateur remonte au ciel.

Quand elle met au monde l'Enfant Jésus dans la grotte de Bethléem, les bergers passaient la nuit aux champs où ils gardaient leurs troupeaux. Un ange leur apparaît et la gloire du Seigneur les environne de clarté. Cet ange, c'est probablement encore Gabriel. Il parle seul, et sa voix résonne, puissante et douce, dans l'espace illuminé : « Ne craignez point. Je vous annonce une grande joie : il vous est né un Sauveur. Vous le trouverez dans la grotte. C'est un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Et quand il s'est tu, laissant les pasteurs dans la joie et la stupeur, des milliers d'anges lui faisant écho entonnent le cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » (Luc, II, 10-14).

Il a été l'ange de l'Annonciation, il a adressé à Marie le salut qu'ont répété des millions et des millions de lèvres chrétiennes. Il a été ensuite l'ange de Noël. Mais sa mission n'est pas terminée. Pendant la vie du Sauveur il a été sans doute l'ange qui éloignait les obstacles, les pierres où auraient pu se heurter ses pieds ; il sera encore l'ange de l'Agonie. Quand Jésus est à Gethsémani, il prie, la nuit, seul, à genoux, à un jet de pierre des Apôtres ; il gémit : « Père, si vous vouliez écarter de moi ce calice ! » Son affliction est si grande qu'un ange lui apparaît du ciel pour le fortifier. Et sa sueur devient comme des gouttes de sang qui coulent jusqu'à terre. » (Luc, XXII, 43). Cet ange, suivant la tradition de l'Eglise, c'est encore le fidèle Gabriel, « la force de Dieu », qui fortifiait le Fils de Dieu.

Il fut aussi sans doute l'ange de la Résurrection, qui roula la pierre qui fermait le tombeau et s'assit dessus en triomphateur. Nous ne connaissons pas tous les secrets glorieux : ils nous seront révélés dans l'éternité. Ce que nous savons suffit pour que nous ayons une dévotion très grande et très confiante à l'ange Gabriel, ce prince de la cour céleste que Dieu a choisi pour son confident, qu'il choisit pour les ambassades de l'Incarnation et du salut du monde. Le Fils de Dieu même a consenti à se laisser réconforter par lui, tant cet esprit bienheureux était bon, compatissant et généreux.

La France lui doit un culte particulier, car il assista sainte Jeanne d'Arc dans ses épreuves, dans son injuste procès, et plusieurs fois elle a déclaré qu'elle agissait par ses conseils. Il la réconforta comme il avait réconforté Jésus au Jardin de Gethsémani.

DOUZE CHEMINS DE CROIX

IX

Pour exciter en nous l'horreur et le repentir du péché

Hélas ! malgré la malice et la folie du péché, nous sommes assez méchants et assez fous pour le commettre, et quand nous l'avons commis, nous n'avons pas l'esprit de le regretter assez et de le réparer comme nous devrions le faire. Accomplissons donc ce Chemin de croix pour concevoir une plus grande horreur du péché et un plus grand regret des fautes que nous avons eu le malheur de commettre. Demandons à Jésus de nous parler lui-même et de bien nous faire comprendre comment par nos péchés nous nous faisons ses bourreaux.

PREMIERE STATION

JE SUIS CONDAMNÉ A MORT PAR PILATE ET PAR LES PÉCHEURS

Au prétoire mes ennemis, et la foule trompée et ameutée par eux arrachèrent au lâche Pilate une injuste condamnation à mort contre moi.

Ils criaient avec rage : « *Tolle eum, crucifige eum !* Enlevez-le, crucifiez-le ! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Mon fils, ma fille, en voulant, en commettant le péché, tu as aussi demandé, voulu ma suppression, ma mort, parce que je gênais tes passions.

En tuant mon amour dans ton cœur, tu as voulu tuer aussi la vie divine, c'est-à-dire ma propre vie, dans ton âme. Mon enfant, quel mal t'ai-je fait pour que tu me traites ainsi ?

Prends garde, mon sang pourrait bien retomber sur toi, comme il retomba sur les Juifs, en châtiments terribles.

— O mon Jésus, je reconnais ma faute et vous en demande pardon.

DEUXIEME STATION

LA CROIX : POUR MOI LA CROIX CE SONT SURTOUT VOS PÉCHÉS

Aussitôt que la sentence est portée, mes ennemis veulent qu'elle soit exécutée. Ils mettent sur mes épaules la croix qui doit servir à mon supplice et ils m'obligent à la porter moi-même.

Mon fils, ma fille, en commettant le péché, tu as fait pire. Au prétoire, en effet, la croix dont on m'a chargé, je la voulais, elle entrait dans les plans de mon amour, comme instrument du salut du monde.

Mais tes péchés, mon enfant, sont pour moi une croix horrible que je repousse de toutes mes forces, car ils sont la cause de ma mort en toi, le fer avec lequel tu me perces le cœur. Allons, mon enfant, mérité-je un pareil traitement de ta part ?

TROISIEME STATION

PREMIÈRE CHUTE, CAUSÉE SURTOUT PAR LE POIDS DU PÉCHÉ

La croix qu'on me fit porter était bien pesante ; j'étais épuisé de souffrances, les soldats me tiraient,

me poussaient et ils me firent tomber au milieu de la rue, la face contre terre.

Mon fils, ma fille, tes péchés sont pour moi plus lourds que la croix : ils sont un fardeau qui m'écrase, car ils sont une ingratitude, une révolte, une bravade, un mépris, une défection, une trahison, une expulsion, un renouvellement du déicide. Ils sont une croix que je ne puis accepter, qui me jette à terre. Ils me forcent à rompre avec toi, à te laisser toi aussi gisant sur le chemin. Mais c'est bien ta faute : c'est toi qui me repousses quand je te tends la main pour te relever.

O mon enfant, sois donc plus raisonnable et profite mieux des avances de mon amour.

QUATRIEME STATION

MA MÈRE ME RENCONTRANT RENCONTRE AUSSI LES PÉCHEURS

Ayant appris qu'on me conduisait au supplice, ma mère effrayée, désolée, vint se placer à un endroit où je devais passer. Oh ! quel spectacle pour elle !

Pauvre mère, depuis ce moment mon supplice fut le sien, et la peine atroce de nos deux cœurs fut notre supplice réciproque.

Mais toi, mon fils, ma fille, qui deviens mon bourreau en commettant le péché, tu deviens aussi le bourreau de ma mère par la peine que tu me causes et par le spectacle de l'état lamentable où te plongent ta malice et ta folie.

Ma mère, qui est aussi la tienne, te voit souillé, défiguré, entre les mains du démon qui, ricanant d'une joie féroce, t'entraîne non plus vers le Calvaire, mais vers l'enfer.

Quelle affliction pour son cœur si tendre ! O mon fils, ma fille, ne fais pas pleurer ainsi ta mère.

CINQUIEME STATION

JE DEMANDE DES AIDES ET JE N'EN TROUVE PAS

Mes bourreaux forcèrent le Cyrénéen à porter la croix avec moi. Il le fit d'abord de mauvaise grâce. Mais bientôt, éclairé et touché intérieurement par moi, il me rendit ce service de bon cœur et je l'en récompensai plus tard en sa personne et en la personne de ses fils.

A toi aussi, mon enfant, je te demande de prendre la croix avec moi sur tes épaules. Cette croix, c'est le joug de la loi divine, c'est la petite part de souffrances que ma Providence te ménage, c'est la part que tu dois prendre aux souffrances de tes frères.

Eh bien ! cette croix dure en apparence, mais douce en réalité, tu la repousses : tu ne veux pas te soumettre à mes commandements, tu murmures, tu te révoltes dans tes maux, tu es sans pitié pour tes frères malheureux.

En agissant ainsi, tu me peines et tu m'offenses. O mon enfant, sois plus soumis, plus patient, plus compatissant ; comprends mieux ton devoir et ton intérêt.

SIXIEME STATION

LES CRACHATS SUR MON VISAGE

Quand le cortège qui me conduisait au supplice passa devant la maison de Véronique, cette femme, voyant mon visage couvert de crachats, de boue et de sang, eut pitié de moi ; elle m'offrit, pour m'essuyer, un linge que je lui rendis après m'en être servi.

Après vos péchés, ô hommes, j'aurais plus besoin de m'essuyer qu'en montant au Calvaire. Par vos blasphèmes vous m'envoyez à la face de repoussants crachats, par vos péchés impurs vous me couvrez d'ordures, par vos haines et vos rancunes vous ensanglantez mon visage. Et c'est aussi votre âme, dans laquelle je revivais, que vous souillez ainsi.

O mon fils, ô ma fille, comprends le mal que tu me fais et que tu te fais à toi-même. Repens-toi, lave-toi par les larmes du repentir et dans le bain sacré de la Pénitence, et je réimprimerai ma ressemblance dans ton âme mieux que sur le linge de Véronique.

SEPTIEME STATION

DEUXIÈME CHUTE, A LA PENSÉE DE VOS RECHUTES ET DE LEURS SUITES

Ce qui me fit tomber pour la seconde fois en sortant de Jérusalem, ce fut la pensée des châtiments que le crime du déicide allait attirer sur cette ville que j'avais tant aimée. Cette pensée me serra tellement le cœur que j'en eus une sorte de défaillance.

Mais ce qui me consterna aussi alors, mes enfants, ce fut de voir les maux sans nombre que vos rechutes multipliées dans le péché devaient faire pleuvoir sur vous. Ce fut surtout la crainte de voir ces rechutes obliger mon Père à vous rejeter et à vous maudire. O mon fils, ô ma fille, ne me causez pas cette peine.

HUITIEME STATION

CONSOLATION ET LEÇON AUX FEMMES QUI PLEURENT SUR MOI

Ces femmes se tenaient de l'autre côté de la porte de la ville, et en me voyant passer dans un état si affreux, elles se lamentaient. Je leur donnai alors un utile avertissement : « Femmes, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants, car si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec? »

O pécheurs, la vue des souffrances effroyables que j'ai endurées dans ma passion vous avertit de ce qui vous serait réservé si vous persévériez dans le péché.

Si mon Père, qui ne voyait en moi que les péchés des autres, a permis que je fusse ainsi traité en expiation de ces péchés, qu'en serait-il de vous si, le temps de la miséricorde passé, vous tombiez entre les mains de la justice avec vos propres péchés ! Mon épouvantable passion doit vous faire deviner un enfer plus épouvantable encore pour les pécheurs impénitents. O pécheurs, prenez donc garde.

NEUVIEME STATION

MA TROISIÈME CHUTE A LA PENSÉE DES PÉCHEURS ENDURCIS

Apercevant à quelques pas le lieu de mon sacrifice, prévoyant les tortures que j'allais endurer, pensant à la damnation d'une multitude d'âmes par moi rachetées, presque anéanti, je tombai une troisième fois. Mes bourreaux durent me relever et me traîner pour ainsi dire jusqu'au lieu de l'exécution.

O pécheurs, c'est vous qui m'avez causé cette suprême angoisse au pied du rocher du Calvaire, par votre endurcissement dans le mal. La peine que j'en éprouvai alors a été au-dessus de toute douleur.

O vous, mes enfants, n'abusez pas de la patience et de la miséricorde de Dieu ; ne l'obligez pas à se lasser et à vous frapper enfin.

DIXIEME STATION

JE SUIS DÉPOUILLÉ POUR EXPIER VOTRE ATTACHE AUX FAUX BIENS

Quelle honte et quelle souffrance ce fut pour moi quand on m'arracha mes habits ! On rouvrit par là

toutes les plaies de la flagellation et on me mit nu comme un ver, objet d'horreur, de risée, dépouillé absolument de tout.

Je l'ai permis, mes enfants, pour vous donner une leçon dont vous avez bien besoin. Vous ne rêvez que vanité, plaisirs, honneurs, richesses, suivant ainsi vos penchants dépravés qui vous attirent en bas. J'ai voulu être exposé devant vous humilié, bafoué, dépouillé, torturé, pour vous faire sentir et pour expier votre folie.

Si au moins vous compreniez la leçon que je vous donne et si vous saviez en profiter pour vous détacher de tous ces riens auxquels vous collez votre cœur et pour lesquels vous risquez de vendre votre âme et de compromettre votre éternité !

ONZIEME STATION

VOS PÉCHÉS M'ATTACHENT A LA CROIX

Représentez-vous cette horrible scène. Pendant qu'un bourreau tient mon bras appliqué sur le bras droit de la croix, un second bourreau prend un marteau et un gros clou et il frappe brutalement. Le clou traverse, en les déchirant et en les torturant, les chairs et les nerfs, les larmes jaillissent de mes yeux. Trois fois le même supplice se renouvelle, pour mon autre main et mes pieds ; quand je suis fixé à la croix, on la laisse retomber lourdement dans le trou préparé pour la recevoir et pendant trois heures je reste ainsi suspendu par quatre plaies. O mes enfants, quelles souffrances j'endurai alors !

Eh bien ! c'est vous plus que les soldats, qui avez été mes bourreaux. C'est vous qui avez percé mes mains en vous servant des vôtres pour des actions honteuses ou malveillantes; c'est vous qui avez percé mes pieds en employant les vôtres pour des démarches coupables, pour aller dans de mauvaises compagnies. Frappez-vous la poitrine, et demandez-moi pardon.

DOUZIEME STATION

VOS PÉCHÉS ME FONT SOUFFRIR ET ENFIN MOURIR

Qu'elles furent longues pour moi, les trois heures que je passai sur la croix, torturé dans tout mon corps sans qu'une seule partie fût épargnée et sans une seconde de répit !

Elles furent encore bien plus longues pour mon cœur. Oh ! combien je souffris en voyant le martyre atroce du cœur de ma mère ! Et en même temps tous les hommes qui ont vécu ou vivront étaient devenus mes bourreaux, puisque chacun de leurs péchés était mon supplice ; je connaissais tous ces péchés, je les voyais et j'en sentais tout le poids. Quelle peine aussi pour moi de voir tomber en enfer une multitude d'âmes rachetées par moi ! Et cette peine fut sans soulagement, puisque mon Père lui-même se détournait de moi en me voyant chargé de tous les péchés des hommes.

O mes enfants, vous avez été du nombre de mes bourreaux pendant ces heures terribles. Reconnaissez au moins votre faute et consolez-moi par votre repentir et votre amendement.

TREIZIEME STATION

MARTYRE DE MA MÈRE CAUSÉ AUSSI PAR LES PÉCHEURS

Sur le soir, on descendit mon corps inanimé de la croix et on le plaça sur les genoux de ma mère. Quel martyre ce dut être pour elle de contempler de près ce cadavre sanglant et toutes les plaies dont il était couvert ! Eh bien ! c'est vous, pécheurs, qui avez voulu et causé ce martyre en m'attachant par vos péchés à la croix.

Il y a plus. En me faisant mourir en vous, en mourant vous-mêmes à l'amour de Dieu, vous avez fait de vos âmes des cadavres, mille fois plus affreux que le mien au Calvaire, et c'est sur ces cadavres que ma mère a pleuré aussi en pleurant sur le mien.

O hommes, au lieu de me crucifier de nouveau et de crucifier ainsi ma mère, détachez-moi plutôt de la croix en vous détachant vous-mêmes du péché par une sincère conversion. Vous me le devez et vous le devez à ma mère.

QUATORZIEME STATION

LE TOMBEAU

Pour prendre sur moi toute la peine due à vos péchés, j'ai voulu descendre dans le tombeau, mais sans en éprouver la corruption, car moi je n'ai pas péché, et vous savez que vous aussi, sans le péché, vous n'auriez pas eu à passer par la mort et par la tombe.

Mais il y a d'autres sépulcres plus horribles pour moi que ceux des cimetières. Ce sont les sépulcres blanchis qui se promènent dans vos rues, ce sont les hypocrisies qui se revêtent des dehors de la vertu et qui au dedans sont des vases d'iniquité. De ces hypocrites je m'éloigne et je me sépare. Mais quel affront et quelle peine on m'inflige quand par des communions sacrilèges on me jette vivant et glorieux dans ces sépulcres remplis de pourriture et d'infection ! Oh ! ne le faites jamais !

De ma sépulture au Calvaire, apprenez à faire en vous une autre sépulture qui me réjouit, car elle est déjà une résurrection : c'est la sépulture du vieil homme qu'il faut faire mourir en vous avec ses convoitises coupables, pour pouvoir revivre à mon saint amour.

Oui, mes chers enfants, mourez au monde et au péché pour me faire vivre en vous.

X

Chemin de croix de la B. V. Marie

O notre bonne Mère du Paradis, vous qui avez assisté à la passion de votre divin Fils, qui vous y êtes associée et qui en avez compris tout le mystère, venez, pendant ce Chemin de croix que nous allons faire, nous répéter les leçons que nous devons retirer de ce pieux exercice. Parlez-nous vous-même et nous recevrons précieusement vos paroles.

PREMIERE STATION

MON JÉSUS ACCEPTE SA CONDAMNATION A MORT

Cette condamnation à mort portée contre mon Fils m'a fait frémir d'horreur et a brisé mon cœur de mère. Et cependant je ne m'y suis pas opposée. Jésus m'a demandé mon consentement pour aller souffrir et mourir, et je le lui ai donné, puisque telle était la volonté de son Père du ciel. Nouvel Abraham, je l'aurais immolé moi-même si Dieu me l'eût demandé.

Mais ce à quoi je ne puis consentir, ô mes enfants, c'est que vous soyez vous-mêmes de nouveaux Pilate et que pour contenter vos mauvaises passions ou les mauvaises passions des autres vous condamniez de nouveau mon Jésus à la mort dans votre âme. Vous l'avez déjà fait, hélas ! pour la plupart, quand vous avez consenti à des fautes graves. Oh ! ne le faites plus !

DEUXIEME STATION

ON MET SUR LES ÉPAULES DE MON FILS UNE GROSSE CROIX

Mon cœur de mère fut bouleversé à la pensée et à la vue de cet instrument d'affreuses tortures pour mon Jésus. Mais dans mon âme de mère du Sauveur du monde, éclairée des lumières d'En-haut, j'embrassai en esprit avec amour, comme Jésus, cette épouvantable croix à laquelle allait être suspendu le prix du salut du monde.

Mais ce à quoi je ne puis penser sans pleurer, c'est que vous, mes enfants, sauvés par la croix, vous en mettiez une autre plus lourde sur les épaules de mon Jésus : la croix de vos péchés. Ne causez pas cette peine à votre Mère et à votre Dieu.

TROISIEME STATION

JÉSUS TOMBE UNE PREMIÈRE FOIS EN EXPIATION DE VOS PREMIERS PÉCHÉS

J'eus connaissance intérieurement des chutes de mon Jésus allant au Calvaire et je compris qu'elles étaient causées par les péchés des hommes. Il tomba une première fois pour expier leurs premiers péchés, une seconde fois à cause de leurs rechutes multipliées, et une troisième fois par la prévision de leur endurcissement dans le mal et de leur damnation.

Ce sont donc vos premiers péchés, mes chers enfants, qui ont fait tomber Jésus dès le début de sa marche vers le Calvaire ; ils lui ont causé une peine bien vive, car il vous aime tant !

Mais sa peine a été aussi la mienne, car moi aussi je vous aime tendrement. Mes enfants, ce serait si beau et si bon pour vous si vous gardiez votre innocence baptismale ! Ayez bien peur du péché !

QUATRIEME STATION

MA DOULEUR EN VOYANT JÉSUS ALLER A LA MORT ET LES PÉCHEURS A L'ENFER

Ayant appris successivement que mon Fils avait été arrêté, condamné à mort, et qu'il allait au Calvaire chargé de sa croix, je courus me placer à un endroit où devait passer le lugubre cortège.

Quel glaive ce fut pour mon cœur quand j'aperçus mon Jésus dans l'état lamentable où il se trouvait, entre les mains de ses bourreaux ! Mon regard rencontra le sien et j'éprouvai alors une douleur capable de me donner mille morts si Dieu ne m'eût soutenue.

O mes enfants, compatissez à ma peine, dont vos péchés ont été la cause ; mais surtout ne me causez pas de plus grandes douleurs en laissant le démon souiller, défigurer, tuer votre âme et vous entraîner non pas au Calvaire, mais vers l'enfer.

Comprenez aussi l'étendue de mon amour pour vous, puisque c'est pour vous sauver et pour vous enfanter à la vie divine que j'ai consenti aux souffrances et à la mort de mon Jésus et que je m'y suis associée.

CINQUIEME STATION

JE DEMANDE DES CYRÉNÉENS POUR MON JÉSUS

Depuis le moment où j'aperçus mon Fils allant au Calvaire, je le suivis du plus près qu'il me fut possible et je fus témoin de toutes les horribles scènes de sa passion. Je vis le Cyrénéen se décider malgré lui à l'aider à porter sa croix et j'en fus peinée.

Pour moi, ne pouvant prendre avec lui la croix, je voulus souffrir dans mon cœur tout ce que je le voyais endurer lui-même dans son corps ou dans son âme, et ma douleur a été au-dessus de toute douleur.

Mais ce qui me peine, mes enfants, c'est que vous soyez si peu empressés à soulager mon Jésus en portant la croix avec lui et que même vous lui refusiez complètement ce service, en vous révoltant contre la Providence quand elle vous envoie quelque épreuve ou vous demande quelque sacrifice pour accomplir votre devoir ou pour aider votre prochain.

C'est si bon, et même cela devient si doux quand on le fait avec amour, de porter la croix avec Jésus ou d'aider ses frères à porter leur croix !

SIXIEME STATION

JE DEMANDE DES VÉRONIQUE POUR MON FILS : IL EN FAUDRAIT ENCORE

Combien j'aurais voulu rendre à mon Jésus le service que lui rendit Véronique, mais les soldats me tenaient à distance. Aussi je fus très touchée de l'acte de cette femme compatissante et j'eus à cœur de la récompenser en lui obtenant de grandes faveurs de mon Fils. Mais combien je suis peinée que ce soit vous, mes enfants, qui donniez de nouveau occasion à un dévouement semblable à celui de Véronique, en jetant à la face de mon Fils vos blasphèmes, vos obscénités et vos méchancetés contre le prochain !

Non seulement vous devriez éviter ces fautes, mais vous devriez les empêcher autant que possible et nous consoler, mon Fils et moi, quand on les commet autour de vous, en demandant pardon pour les coupables et en cherchant à les convertir. Le faites-vous ?

SEPTIEME STATION

MON FILS TOMBE UNE SECONDE FOIS POUR EXPIER VOS RECHUTES

Mon Jésus tombe une seconde fois à la sortie de Jérusalem. En tombant, il pensait à vos rechutes multipliées dans le péché après que vous avez été cent fois pardonnés et que vous avez promis cent fois de ne pas retomber. J'ai bien peur que ces rechutes ne finissent par lasser la patience de Dieu et que sa justice ne prenne la place de sa miséricorde.

Comprenez-le, mes enfants, ces rechutes contristent grandement le cœur de mon divin Fils, tarissent peu à peu la source de ses grâces, vous rendent de plus en plus esclaves de vos mauvais penchants. Elles font que votre salut devient bien incertain, que bien terrible sera le compte que vous aurez à rendre au tribunal de Dieu et que bien plus épouvantable serait votre enfer. Cessez donc vite et complètement d'offenser mon Fils.

HUITIEME STATION

SALUTAIRE AVERTISSEMENT DONNÉ AUX PÉCHEURS

Mon Fils voyant un groupe de femmes pleurer sur son état lamentable, leur donne ce grave avertissement : « Si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? » Je répète le même avertissement aux pécheurs impénitents et endurcis.

Si Dieu le Père n'a pas épargné son propre Fils quand il s'est fait leur répondant, qu'en sera-t-il d'eux s'ils refusent jusqu'à la fin de profiter de la planche de salut qui leur est offerte par la mort et passion de mon Fils et dans ma puissante intercession ? Combien terrible serait leur sort !

O mes enfants, pour ce qui vous regarde, profitez de cet avertissement que je vous redis aujourd'hui et que je donnai jadis à La Salette aux deux petits bergers. Le bras de mon Fils est levé, et il est rendu bien lourd par les péchés des hommes. Je puis à